

Esprit critique n° 94, 2 novembre 2009

FAUT-IL CROIRE LES JOURNALISTES ?

Avec Serge JULY, Jean-François KHAN et Edwy PLENEL (Entretiens réalisés par Philippe GAVI), Éditions Mordicus, Paris, septembre 2009, 180 p., 13,50 €.

par François BUSIER

Vous est-il arrivé, un jour, d'ouvrir une boîte de petits pois cuisinés pour y découvrir qu'il ne s'y trouve, finalement et au grand mépris de la fière étiquette, que d'imprévisibles haricots verts baignant dans un fond d'eau ? C'est un peu l'effet que provoque *Faut-il croire les journalistes ?*, un ouvrage d'entretiens réalisés par Philippe Gavi ¹, avec les figures totémiques et incontournables de la presse quotidienne nationale (PQN) que sont Serge July, Jean-François Kahn et Edwy Plenel.

Les yeux sur la couverture, le chaland se demande, d'ailleurs, quel est le véritable titre de l'ouvrage – les noms de nos trois mousquetaires de l'information apparaissent en bien plus gros que la question qui semble justifier l'existence de ce livre : l'information ne serait-elle que mensonge, manipulation ou dissimulation ? Que doit-il penser alors, ce chaland égaré, de la crédibilité de *ces trois-là* ? Ce trio de fortes plumes viendrait-il au secours d'une profession plus que vilipendée ces derniers temps ? Ou bien les journalistes sont-ils à ce point hors sujet qu'il faille sans délai se défier de leur prose ? Mais, alors, pourquoi les solliciter si prospère une telle perte de crédit ?

Décidément, faut-il croire les journalistes ? La question ainsi tournée laisse supposer une relation quasi religieuse, voire mystique, à un corps de métier censé porter, à lui seul, la révélation des grandes vérités de ce monde. Cette profession serait-elle également un corps si homogène et si puissant, au point de pouvoir la penser comme seule responsable de la crise actuelle et douloureuse qui frappe la presse dans son ensemble ? La présentation paraît d'autant plus discutable que la matière brassée par ces entretiens montre, à l'envi, que l'interrogation centrale tient plus du rapport difficile d'un lectorat, en recherche de lumière sur un monde complexe (tenter de capter, trier, analyser, hiérarchiser et finalement sélectionner et s'approprier l'information qui lui est nécessaire), à ce flot débordant et désordonné de médias en perpétuelle ébullition depuis l'avènement d'Internet. Encore faudrait-il ne pas oublier d'entendre par *médias* un système économique de production et de distribution d'information, plutôt que l'image simple et réductrice des professionnels de la profession. Dit autrement, il s'agirait d'une inadéquation grandissante entre offre et demande ² : à force de ne plus répondre *clairement* à ses besoins, le lecteur fuit.

Quel que soit le thème abordé, et bien plus que la prétendue défiance à l'égard des journalistes (ce qui reste, d'ailleurs, à démontrer avec plus de précision), la crise de la presse constitue la toile de fond de l'ouvrage, et sa capacité tentaculaire à brouiller le jugement n'est pas sans rappeler l'autre Toile, et ses effets tout aussi omniprésents et

prompts à fourvoyer les esprits en quête de sens. Pourtant, cette crise n'est pas une perdrix de l'année. Comparée à ses voisins, la France a vécu sur un modèle de presse très particulier, issu de l'après-guerre, « historiquement sous-capitalisé » 3, et donc sans grands moyens de développement ou de reconversion. De plus, contrairement aux équivalents anglo-saxons, l'activité médias ne représente, souvent, qu'une part mineure au sein des groupes français, plus occupés à prospérer dans les secteurs du BTP, du luxe ou de l'armement : même si la voix n'est pas vraiment celle de son maître, informer est donc un plus ou un avantage de communication, rarement un cœur de métier. À ces « défauts structurels », s'ajoutent la baisse des recettes liées à la publicité, la concurrence des gratuits, l'évolution des modes de consommation (de l'information), la révolution du numérique et son corollaire, un élargissement de la fonction d'échange immatériel : tout le monde peut tout communiquer, en temps réel, tout le temps, en même temps, et presque sans bourse délier.

Mais il y a plus pernicieux, car « en fait, une des raisons de la crise de nos quotidiens, c'est qu'ils ont abandonné leur mission de donner le plus d'informations possibles, en les hiérarchisant. Nos journaux sont faits de plus en plus d'enquêtes et de commentaires » 4. Aussi ne faut-il pas s'étonner que « l'influence des médias ne cesse de s'affaiblir » 5. Cette question touche, à n'en pas douter, l'un des centres nerveux des difficultés actuelles. Mais ne nous y méprenons pas : la liberté de la presse n'est pas en jeu, ou pire, en péril, bien au contraire, et transmettre une information n'a jamais été aussi accessible, aussi facile. Le problème est ailleurs, là où les journalistes passent par des cursus de formation identiques et, une fois en place, ces « journalistes ont tendance, en toute liberté, à penser tous la même chose » 6. S'instaure, alors, « une forme de censure insidieuse [qui produit] un journalisme de surface, sans mémoire ni pugnacité, sans audace ni curiosité » 7.

L'ogre Internet

Dorénavant, si la marque des vêtements du Diable ne fait plus mystère, sa résidence encore moins : la Bête se terre dans les tuyaux du Net ! Véritable cauchemar de la presse, le réseau des réseaux semble tout avaler à mesure qu'il déploie ses rets sur le monde, même s'il faut reconnaître que « la crise [de la presse] est bien antérieure à l'émergence du Net et des gratuits » 8. Sur cet aspect du problème, les sueurs froides qu'inspire ce nouvel outil ne sauraient occulter le gain démocratique produit, au vu des espaces de paroles ouverts : Internet est « à la fois facteur de dévalorisation du journalisme et outil très performant contre la censure » 9. Mais cette ambivalence renforce chaque jour l'urgence — autant que la nécessité — de produire de nouveaux modèles à hauteur de l'ambition technologique ou économique et, surtout, aptes à répondre aux nouvelles exigences des lecteurs. En l'occurrence, il ne saurait y avoir de solution miracle, ainsi que le prouvent les revirements récents des grands quotidiens outre-Atlantique sur, entre autres, le choix de la gratuité, celui du mix papier/web ou de la stratégie éditoriale local/global : tout reste à redéfinir (ou à deviner...). Face à l'obligation d'évolution, face à la « concurrence » du quidam virtuel qui devient à son tour producteur de news, nos compères se fendent de quelques sentences : « la presse qui n'a fait pas son boulot crédibilise Internet » 10 ; « une seule stratégie : une rédaction, plusieurs médias » 11. Fort, sans doute, de son expérience Mediapart 12, seul Edwy Plenel semble se réjouir : « c'est une très bonne nouvelle ; en détrônant le journalisme de commentaire, c'est une invitation à revenir à l'essence du métier — l'information, l'enquête, le terrain » 13 ; « il n'y a aucune fatalité à ce que le Net

soit le lieu de l'immédiat, du superficiel ou de la rumeur. » 14. Il faut, tout simplement, réinventer le métier...

Tout aussi intéressant est le regard transverse que livrent ces entretiens sur les fonctions du journalisme (ou sur celles qui devraient être siennes). Si la presse a pour rôle de fournir « une information indépendante et pluraliste » 15 afin de satisfaire aux exigences de la culture démocratique du débat citoyen et participatif, il est clair qu'Internet pousse — culbute ? la réflexion aux derniers retranchements, aux derniers bastions. Florilège : « tout est mensonge, et le boulot de la presse n'est pas de reprendre ces mensonges, mais de les décrypter » 16 ; « j'achète un quotidien pour obtenir une plus-value sur l'actualité immédiate » 17 ; « le journaliste n'a qu'une compétence : rapporter des vérités factuelles » 18 ; « la tendance dominante est à toujours plus de débats et, au final, moins d'informations » 19 ; « la dictature de l'instant rend encore plus nécessaire la médiation des journalistes » 20 ; « nous perdons la confiance du public [...] quand nous ne lui sommes plus utiles » 21. Toutes ces déclarations illustrent « l'immensité du désarroi » 22 comme la difficulté à dessiner et concevoir ce que sera la presse de demain : il est évident, maintenant, que ses formes anciennes ont vécu.

Une autre question taraude les esprits inquiets : la crise actuelle ne serait-elle pas, aussi, le résultat de la pratique d'un journalisme contre-nature ? À l'écoute de nos trublions médiatiques, force est de constater que le journalisme a évolué vers « un journalisme de commentaire » 23, de « surface » 24, incapable de se dégager d'une « vision infantilisante » 25 des faits, alors même que les jeunes gazetiers sont « plus curieux, plus cultivés et qu'ils ont plus d'intuition » 26. Conclusion sans appel : « l'information a laissé la place à l'opinion » 27. C'est alors qu'il est bon de réveiller les propos que Robert Ezra Park (journaliste et fondateur de l'École de sociologie de Chicago) tint à ce sujet, que « ce ne sont pas les opinions qui font l'opinion, mais les informations. » 28.

Les difficultés de la presse, au plan de la perte de confiance, pourraient également tenir d'une spécificité française, ce que l'un des interviewés présente comme « le journalisme de gouvernement et la presse d'industrie » 29, où l'on retrouve les deux mamelles de la servitude volontaire : la courbette et la gamelle. Tout est problème de proximité ou de distance : celle des journalistes avec le pouvoir, comme celle de l'entreprise de presse avec la doxa économique. Or, il se trouve que les groupes propriétaires de titres ou de sociétés de presse vivent en partie de la commande publique, ce qui ne peut manquer de créer des liens tout à fait particuliers avec le pouvoir. Ces « intérêts incompatibles » 30 posent problème, d'autant que les « contre-pouvoirs [sont] atrophiés » 31 et « qu'il n'y a plus de contrepoids » 32. Bien que personne ne puisse ranger Rupert Murdoch dans les rangs des doux idéalistes de gauche, cela ne l'a pas empêché de déclarer récemment : « Nous n'accepterons jamais d'argent du gouvernement. Cela voudrait dire abandonner notre liberté de critiquer et de jouer pleinement notre rôle dans la communauté » 33. Qu'en penser, si l'une des vocations du journalisme est aussi de « rendre transparents les actes publics » 34 ?

Le malaise de la presse peut se lire (et s'interpréter) aussi dans la façon dont ces trois avocats défendent, durant leur entretien, une presse forte, indépendante et influente. Si rien ne les prédisposait à ce métier, ils l'ont tous vécu comme un engagement permanent. Hommes de gauche(s), leurs choix politiques n'ont jamais altéré leur lucidité professionnelle, et avoir de la conviction relève, à leurs yeux, du pré-requis. Trois hommes,

trois trajectoires, qui tranchent avec la pensée unique journalistique en vigueur. Serge July agite nombre de ses souvenirs pour illustrer ses propos et offre une sorte de bilan de parcours où se lit la lente dégradation de la presse. Jean-François Kahn opte pour un ton plus offensif, des réponses plus tranchées, en s'emportant contre « l'absence totale d'une presse véritablement pluraliste » 35 et la prétendue neutralité des journalistes. Tous deux, cependant, partagent une grande irritation à l'égard d'Internet, sorte de Cronos de l'information, en passe de dévorer tous ses enfants de papier... Pour cette raison, peut-être, ont-ils désormais choisi, pour l'un, la radio, et, pour l'autre, la politique. À l'opposé, Edwy Plenel se démarque par une approche que certains qualifieront de plus intellectuelle, mais sa contribution emporte l'adhésion tant par sa clarté que par sa vision de la réalité de la situation. De plus, son absence d'amertume face aux nouvelles technologies, comme l'enthousiasme qu'il porte à cette troisième révolution industrielle, ne pourront que rencontrer les faveurs d'un jeune public, moins enclin à la nostalgie des révolutions passées, de celles qui en oublient celles d'aujourd'hui. Question de générations : trois hommes, trois regards, trois aventures...

Faut-il croire les journalistes ? livre son lot de témoignages et de points de vue, mais ne dissipe pas le flou du paysage pour permettre de dégager une vision globale, de celle qui permet de se construire une opinion précise et durable, tant sur le séisme qui secoue la presse que sur les hypothèses des modèles futurs. Il reste l'impression que ce livre rejoint les principes de ce fameux journalisme d'opinion, pourtant si décrié, ici ! Les entretiens sont livrés en l'état et font office de (faux) débats pour lesquels les acteurs ont pris la parole séparément. De plus, une synthèse des propos tenus et quelques commentaires ou contrepoints n'auraient pas été d'un luxe exaspéré.

La polémique actuelle sur le « complot médiatique » visant à déstabiliser le monde politique (en place, sans doute) paraît bien pitoyable au regard de l'importance des solutions (originales) à trouver pour relancer tant le secteur de la presse d'information — et pas seulement la PQN —, que l'intérêt du lectorat pour une information pluraliste, indépendante et diversifiée. En la matière, user des vieux réflexes en usant de la pratique sournoise du book-émissaire laisse pantois quant à la conscience générale du désastre, et perplexe quant à celle de la considération portée au lecteur-citoyen...

Alors, faut-il croire les journalistes ? Les réponses du triumvirat méritent le signalement. Serge July s'adonne au renvoi de balle normand : « Votre question présuppose la réponse, puisqu'elle met les journalistes en position d'accusés. Mais si je réagis en me mettant à la place du lecteur, du consommateur, je répondrai que j'éprouve à la fois de la confiance et de la méfiance » 36. Quant à Jean-François Kahn, il joue de l'autorité historique : « Disons que j'ai connu une presse et un temps où, assurément, on ne pouvait pas faire confiance à un nombre considérable de journalistes. Un temps où ce qui gênait était occulté. Certains journaux, bien sûr, finissaient par dire la vérité, mais beaucoup truquaient, bidonnaient » 37. En fait, Edwy Plenel répond parfaitement à la question éponyme de l'ouvrage, dès ses premiers mots : « on peut faire confiance aux journalistes s'ils remplissent la fonction démocratique qui légitime leur existence » 38.

Car c'est bien de cela dont il est réellement question : une démocratie peut-elle exister en privant le citoyen des sources d'information destinées à l'éclairer pleinement à l'heure de ses choix ? Edwy Plenel réagit avec cette jolie formule : « [la démocratie], c'est un suffrage permanent dont le débat public est le théâtre et dont la liberté de la presse est

l'acteur » 39. Pour lui, « l'information a une valeur, et pas n'importe laquelle puisque l'enjeu est la démocratie » 40. Et d'évoquer l'historien Marc Bloch (fusillé pour fait de résistance en 1944), pour qui la faillite de son information était une des clés de l'abaissement de la France 41.

Trois hommes, trois styles...

Cette crise de la presse ne serait-elle pas, *in fine*, la manifestation persistante d'un défaut de fonctionnement démocratique ? Si tel est le cas, il faut réfléchir sans tarder à ce paradoxe furieux : une société qui se bloque dans un espace public chaque jour plus ouvert...

Malgré quelques points de consistance, on reste un peu sur sa faim à la lecture de cet ouvrage. Vous me rétorquerez, tout aussitôt et avec raison, que les haricots, comme la vengeance ou l'information, ça peut aussi se consommer froid. Oui, mais à force, les salades, ça lasse...

1. Cofondateur de *Libération* (où il crée la première rubrique « Médias ») ; journaliste au *Nouvel Observateur* entre 1986 et 2005 ; président de l'Association des journalistes médias.

2. Cf. p. 137 (EP).

3. Cf. p. 58 (SJ).

4. Cf. p. 96 (JFK).

5. Cf. p. 83 (JFK).

6. Cf. p. 78 (JFK).

7. Cf. p. 136 (EP).

8. Cf. p. 64 (SJ).

9. Cf. p. 42 (SJ).

10. Cf. p. 111 (JFK).

11. Cf. p. 67 (SJ).

12. Pour consulter le site : <http://www.mediapart.fr/>.

13. Cf. p. 116 (EP).

14. Cf. p. 163 (EP).

15. Cf. p. 115 (EP).

16. Cf. p. 89 (JFK).

17. Cf. p. 138 (EP).

18. Cf. p. 118 (EP).

19. Cf. p. 36 (SJ).

20. Cf. p. 110 (JFK).

21. Cf. p. 123 (EP).

22. Cf. p. 65 (SJ).

23. Cf. p. 45 (SJ).

24. Cf. p. 136 (EP).

25. Cf. p. 87 (JFK).

26. Cf. p. 87 (JFK).

27. Cf. p. 36 (SJ).

28. Cité p. 121.
 29. Cf. p. 124 (EP).
 30. Cf. p. 57 (SJ).
 31. Cf. p. 43 (SJ).
 32. Cf. p. 82 (JFK).
 33. Cité p. 131.
 34. Cf. p. 126 (EP).
 35. Cf. p. 103 (JFK).
 36. Cf. p. 22 (SJ).
 37. Cf. p. 77 (JFK).
 38. Cf. p. 115 (EP).
 39. Cf. p. 156 (EP).
 40. Cf. p. 164 (EP).
 41. Cf. p. 165 (EP).
-